L'oiseau et le cachot : naissance de l'éducation correctionelle en suisse romande 1800-1913 [Martin Ruchat]

Autor(en): **Bourqui, Jean-Christophe**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **2 (1995)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Ursachenkategorien für den Ausbruch antijüdischer Ausschreitungen zweifellos hinter den Konflikten um die Emanzipation der Juden und ihre jeweiligen örtlichen Auswirkungen zurück.» (S. 292)

Rohrbachers Untersuchung über die antijüdische Gewalt – bewusst verzichtet er auf den erst in den späten 1870er Jahren geprägten Begriff des «Antisemitismus» – baut auf zahllosen Recherchen in örtlichen und regionalen Archiven auf. Ihr Reichtum an zeitgenössischen Texten und Belegstellen ist beeindruckend. Aber er verharrt nicht einfach bei der erzählenden Darstellung einer Vielzahl örtlicher Ereignisse und Gewalttaten, sondern versucht auch die Frage der «Täterschaft», das heisst der Trägerschichten und der Haltung der Juden selbst auszukundschaften. Dass vor allem lokale Unterschichten und abstiegsbedrohte Gruppen des mittleren wie des kleinen Bürgertums in die Gewalttaten involviert waren, während die Notablen viel eher dadurch charakterisiert werden können, dass sie die antijüdische Gewalt für ihre Zwecke zu nutzen suchten, erstaunt nicht. Weitaus erstaunlicher bleibt aber die fehlende Gegenwehr durch die Juden.

Nachdem die Revolution von 1848/49 niedergeschlagen war, begann die jüdische Frage erst recht durch Nationalismus, Chauvinismus und die «wissenschaftlich» geführte Rassediskussion überlagert zu werden. «Die bürgerliche Gesellschaft wird zur antisemitischen Gesellschaft par excellence.» (Detlev Claussen, *Vom Judenhass zum Antisemitismus*, Neuwied 1987, 36) Wohin dies letzten Endes führte, ist bekannt. Gleichwohl gab es Ansätze zu einer «Erfolgsgeschichte» der Emanzipation (Heiko Haumann, *Kulturmagazin «Antisemitismus»* 99/100 (1993), 37). Doch die Emanzipation der Juden wurde in Deutschland nie ganz erreicht, schreibt Stefan Rohrbacher zum Schluss. Seine Studie hat dies nicht zum Gegenstand. Jedoch wird die Vorgeschichte dieser Entwicklung im 19. Jahrhundert in «Gewalt im Biedermeier» kompetent analysiert und dargestellt.

Martin Leuenberger (Basel und Liestal)

MARTINE RUCHAT
L'OISEAU ET LE CACHOT.
NAISSANCE DE L'ÉDUCATION CORRECTIONNELLE EN SUISSE ROMANDE 1800–1913

EDITIONS ZOÉ, GENÈVE 1993, 252 P., FS 32.–

L'éducation correctionnelle naît en Suisse romande au siècle passé. A son origine, une vision du monde, qui désigne certains enfants comme «enfants à problèmes». Cette catégorie sociale nouvelle est créée par les philanthropes, issus des rangs de la bourgeoisie d'affaires, du monde de la banque, des professions libérales... Les tensions sociales liées à l'industrialisation poussent à cette définition: on mettra sur pied des institutions pour régénérer ce nouvel être social, leur but réel étant d'éviter, par la prévention, de futurs conflits sociaux.

Ici, on distingue trois phases. Au début du siècle, des institutions «régénératrices» sont mises en place à Genève: établissement des orphelines (1805), Carra (1820) et La Pommière (1829). La montée en puissance de l'Etat et le resserrement du contrôle social dévoilent ensuite leur insuffisance et favorisent le passage à une éducation «correctionnelle», avec la Garance (1846) et la colonie de Serix-sur-Oron (1864). La dernière phase, liée à l'établissement de la scolarité obligatoire à Genève (1872), voit l'élargissement de la surveillance étatique des enfants jusqu'à leur domicile et donc un dépistage encore plus précoce et intime de la déviance. Martine Ruchat analyse les promoteurs, leurs pratiques pédagogiques

et leurs visions du monde, montrant que «l'enfance à problème» est au XIXe siècle une construction permanente des institutions et de leurs promoteurs, qui fonde la situation actuelle, dans laquelle «le vaste champ de l'éducation spécialisée sécrète ce dont elle a besoin: des *enfants problématiques*» (p. 222).

L'ouvrage de Martine Ruchat retient surtout l'attention par les problèmes que pose sa méthodologie. Elle veut «faire l'archéologie» (p. 7) de l'éducation correctionnelle, comme Michel Foucault avait fait celle du regard médical, des sciences humaines et du savoir... L'«archéologue» Foucault croyait, par exemple, que l'âge classique ignorait le marché et l'économie politique, produits de l'industrialisation. En fait, il ignorait les sources qui montraient le contraire, comme l'a démontré Pierre Vilar («Les mots et les choses dans la pensée économique», *Une histoire en construction*, Paris 1982, 246 s.). Martine Ruchat emboîte le pas au philosophe français en avançant que «l'enfant problématique» est une création du discours philanthropique du XIXe siècle.

Quittant les textes normatifs (règlements, journaux de directeurs d'institutions) qu'elle définit comme «arbitraires» (p. 135), mais qui constituent l'essentiel de ses sources, l'auteur aurait pu chercher si les enfants isolés par les définitions philanthropiques ont un profil particulier, s'ils sont, par exemple, illégitimes, mettant ainsi à jour leur milieu d'origine et donc les fondements sociaux d'un discours sur le social. De là, elle aurait pu s'interroger sur les carrières des enfants passés par les institutions genevoises, en dépassant la simple énumération de leurs professions à la sortie (comme pour Serix-sur-Oron), et examiner le rôle social réel de l'institution.

Mais elle semble douter *a priori* que le discours philanthropique ait des fondements sociaux. Lorsqu'elle parle de la grande enquête genevoise sur l'enfance abandonnée de 1890 qui montre des mères prostituant leurs enfants, des pères buvant le produit de leur mendicité, etc. (p. 186 s.), elle cite sans analyser, considérant peut-être que le discours policier a sécrété la prostitution enfantine. Là où l'historien voit le fruit d'une violence et d'une misère réelles, fondées sur des rapports sociaux, elle ne voit qu'une construction intellectuelle bourgeoise.

Passerait encore si ce discours bourgeois relevait d'une analyse approfondie et systématique. Mais lorsque les philanthropes considèrent que les racines du crime sont chez l'individu et non dans la société, Martine Ruchat n'explique pas que ces gens ne sont pas rousseauistes et que, avec Hobbes et Locke, ils estiment que la société doit faire obstacle à la violence et à la méchanceté «naturelles» de l'homme. Ils «tentent de neutraliser [le] danger potentiel [...] des révoltes populaires» (p. 13). A l'inverse, elle présente, par exemple, la définition du milieu criminel comme «pathogène», entraînant dans le crime les enfants qui y vivent, comme une vue de l'esprit philanthropique, sans voir que cette définition est la formulation littéraire du mécanisme de la reproduction sociale.

Ignorant les fondements sociaux d'un discours auquel elle attribue pourtant une puissance presque magique, s'abstenant de le mettre en perspective intellectuelle, Martine Ruchat poursuit sans relâche son hypothèse de travail. Et en fin de compte, son «archéologie» apparaît plus comme le produit de ses propres convictions, parfois provocatrices, que comme une histoire sociale scientifiquement fondée. En ce sens, elle est une disciple fidèle de Michel Foucault.

Jean-Christophe Bourquin (Lausanne)